de Martial (quatre distiques élégiaques aux fins de pentamètres libres) adressée au cardinal de Lorraine, qui accompagne et introduit le *Discours du sacre* (V, 8) écrit en août 1559. Ce discours constitue une institution du Prince chrétien comme celles d'Érasme, Budé ou Claude d'Espence ; elle s'appuie notamment sur le *De clementia* de Sénèque et le *Panégyrique de Trajan* de Pline le Jeune. Enfin, en un *itinerarium* modelé sur le voyage à Brindes d'Horace (*Sat.* 1, 5) et nourri de souvenirs antiques, mais ouvert à l'éloge des cités et non sans visée consolatoire, une longue épître relate à Jacques Du Four le voyage de Marguerite de France vers Marseille, puis Nice, pour rejoindre son époux Emmanuel-Philibert de Savoie. Le mariage avait été célébré le 9 juillet 1559, la veille de la mort d'Henri II. La princesse était donc encore endeuillée quand le cortège quitta Blois le 18 novembre pour arriver à Nice dans la seconde moitié de février 1560. Le poème doit dater de la fin février, L'Hospital quittant Nice à la mi-avril pour retrouver le roi.

En annexe (p. 339-355) est offerte la traduction de la pièce 8 par Charles Perrault. Complète le volume une liste d'abréviations, qui, sans reprendre tous les travaux mentionnés dans les commentaires, tient lieu de bibliographie (p. 357-359), et un index des noms de lieux et de personnes (p. 361-374).

On aurait mauvaise grâce à chicaner sur quelques détails, par exemple contester la traduction de *pulchri mariti* par « glorieux mari » en V, 9, 16 (p. 258), regretter que les allusions contenues dans les v. 104-suiv. de la première pièce ne soient pas explicitées ou que les commentaires métriques soient assez rares : on mentionne à juste titre un vers spondaïque en V, 8, 337 (avec un spondée quatrième, p. 212), mais on aurait pu noter l'hexamètre hypermètre en V, 8, 287 (*Maximus idemqu(e) / Optimus*, p. 208), qui met en relief les épithètes du Dieu que doit imiter le roi… Mais, en négligeant ces broutilles, il faut souligner la très grande richesse du commentaire, en particulier pour le dernier poème. Ce beau et savant volume, avec les précédents, a le grand mérite de rendre accessibles, en les replaçant dans une perspective à la fois littéraire, historique et philosophique, des poèmes latins importants pour la connaissance des règnes des Valois et de l'humanisme en France à cette époque autour de la figure riche et complexe de Michel de l'Hospital.

Jean-Louis Charlet.

Histoire littéraire

Michael Zerjadtke (dir.), *Der ethnographische Topos in der Alten Geschichte. Annäherungen an ein omnipräsentes Phänomen* (Hamburger Beiträge zu Gesellschaften und Kulturen der Vormoderne, 10) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2020, 164 pages.

M. Zerjadtke, postdoctorant à l'université de Hambourg, parle à juste titre du *topos* ethnographique comme d'un phénomène omniprésent dans la conception antique de l'histoire : on ne saurait trop lui donner raison pour un genre littéraire qu'on se plaît à faire remonter au « père de l'histoire » Hérodote, dont il n'est pas besoin de rappeler combien ses représentations étaient conditionnées par des schémas pour lesquels il suffira de rappeler les analyses de Fr. Hartog dans son *Miroir d'Hérodote* de 1980 (cité dans cet ouvrage dans sa traduction anglaise parue en

1988 à Berkeley, *The Mirror of Herodotus. The Representation of the Other in the Writing of History*). Il ne pouvait donc pas être question, dans la rencontre que M. Zerjadtke a organisée les 14 et 15 septembre 2018 dans son université et qui a donné lieu aux huit contributions réunies dans ce volume (dont trois lui sont dues : l'introduction thématique dont il l'a fait précéder, la synthèse conclusive qu'il en a tirée des débats, ainsi que son exposé sur l'image des Germains), de donner autre chose que des aperçus sur une aussi vaste question. Ceux-ci sont néanmoins toujours suggestifs dans leur diversité et par les angles d'attaque variés par lesquels ils abordent la problématique. Ainsi l'étude de Patrick Reinard sur l'image négative des Juifs, question dont il n'est pas nécessaire de rappeler l'énorme littérature qu'elle a suscitée dans le monde scientifique (« 'Eine Seuche, die die Welt bedroht ?' Bemerkungen zu Judentopoi in ausgewählten literarischen und payrologischgen Quellen »), a le mérite de replacer des textes aussi connus que l'excursus du livre V des *Histoires* de Tacite dans un contexte général qui transparaît dans la documentation que livrent les papyrus, aussi bien ceux révélant des mesures officielles que des éléments de correspondance privée, avec notamment une lettre qui semble se référer au cannibalisme prêté aux Juifs. Une intéressante étude de Falck Wackerhof (« 'Weil die Römer geneigt waren, alles zu glauben, was ihnen über die Karthager zugetragen wurde' [Vell. 1, 12, 2]. Eine kritishe Untersuchung dreier Aspekte des antiken Karthagerbildes ») montre combien l'image des Carthaginois donnée par les Romains étaient biaisée : le fait que leur puissance aurait été avant tout navale est peu compatible avec les nombreux échecs qu'ils n'ont cessé de subir sur mer, alors que leur force s'est surtout manifestée dans des rencontres terrestres ; dans la guerre terrestre, ce qui est mis en avant est avant tout l'image stéréotypée du mercenaire, à laquelle est opposée celle du légionnaire luttant pour la défense de sa patrie ; une troisième et dernière étude est consacrée au personnage de Xanthippe, présenté comme un Spartiate à qui Carthage aurait dû son salut lors de l'expédition de Regulus en Afrique – avant, selon certaines versions au moins, de chercher à le faire périr lors du retour dans sa patrie : ce serait une construction artificielle de l'historiographie grecque. La contribution de Julian Degen (« Herodotos, Sisamnes und der Topos der grausamen persischen Monarchie ») nous transporte en Perse, ou du moins dans l'image qu'Hérodote nous en donne, à propos du supplice infligé par Cambyse au juge Sisamnes, qu'il aurait écorché vif, obligeant son fils à siéger sur un trône fait avec la peau de son père ; l'auteur dégage derrière cette histoire horrible la volonté du Grand Roi de punir les coupables de *drauga*, mensonge, comme cela était proclamé par Darius dans l'inscription de Behistun, mais qui se voit attribuer ici un supplice dont plusieurs témoignages montrent qu'il relevait des pratiques mises en œuvre par les monarques assyriens pour asseoir leur domination dans le Proche-Orient. Jan Köstner (« Postfaktisches bei Pausanias. Ruinen als Zeugnisse für (re)konstruierte Geschichte ») montre comment le Périégète se plaît à attribuer aux destructions opérées par les Perses en Grèce lors des guerres médiques l'état de statues de l'Acropole d'Athènes, portant des traces de feu, ou les ruines d'Abaé en Phocide, et va jusqu'à inventer une destruction de Phocée. Pour sa part, M. Zerjadtke s'attache (dans sa contribution « Topoi im antiken Germanenbild ») à l'image du Germain, en montrant que la prétendue grande taille de la race, bien supérieure à celle des Romains, n'est pas en accord avec ce que révèle l'archéologie, que l'état arriéré des formes d'exploitation du territoire qu'on se plaisait à leur attribuer tient à des modes de fonctionnement différents de leur économie et que le cliché de leur manière de combattre, où ils se lancent inconsidérément contre les légions romaines et, se fatiguant vite, sont incapables de résister, selon une thématique déjà utilisée à propos des Gaulois, repose surtout sur l'introduction d'un jugement de valeur moral

dans l'interprétation de coutumes qui n'étaient pas celles de l'Antiquité classique. Le recours au topos est en fait, comme le note Alexander Free dans son intervention (« Comments on Topoi as a Central Element of Ancient Historiography »), un élément inhérent à l'historiographie antique, non seulement parce qu'il permettait de remplir la narration par des éléments qui parlaient à l'imagination, ce qui était attendu dans un genre qui n'était pas conçu comme nécessairement éloigné de la poésie (*historia proxima poetis*, selon Quintilien, 10, 1, 31), mais également s'inscrivait dans une tradition dans laquelle on attendait que chaque nouvel auteur s'inscrive et pour lequel la dimension littéraire était primordiale. La réflexion sur les *topoi* nous amène ainsi à mieux comprendre ce qu'était le genre historique dans l'Antiquité. À ce titre l'ouvrage dépasse ce qui serait une simple collection d'exemples de lieux communs ; il invite à une réflexion d'ensemble, pour laquelle la fine analyse de la notion faite par M. Zerjadkte montre qu'elle était un moyen de rendre compte de la réalité des faits historiques, tout en même temps qu'elle les déformait.

Dominique Briquel.

Cicéron, Quintilien, saint Augustin, *L'Invention de l'Orateur*. Anthologie traduite et présentée par Patrice Soler (Tel, 433) : Paris, Gallimard, 2021, 492 pages.

L'Invention de l'Orateur est une anthologie qui regroupe les traités de trois figures majeures du débat sur la nature et les fins de l'orateur : Patrice Soler offre à son lecteur des traductions nouvelles de passages choisis du *De Oratore* et *Orator* de Cicéron, de l'*Institutio oratoria* de Quintilien et du *De doctrina christiana* de saint Augustin, accompagnées de commentaires qui aident le lecteur à saisir l'esprit de la composition de ces œuvres.

Dans un prélude général dense et savant d'une quarantaine de pages, P. Soler explique son choix de réunir les auteurs latins et définit les objectifs de son ouvrage. Cicéron, Quintilien et saint Augustin ne se centrent pas, dans les œuvres précitées, sur la notion de rhétorique, mais plutôt sur la figure de l'orateur, d'où le titre de cette anthologie. Il insiste très justement sur la nécessité de sauver ces textes de l'oubli, remarquant que les traducteurs modernes ont eu tendance à accorder plus d'attention, en matière de rhétorique, aux écrits du monde grec. La conséquence en est des traductions moins nombreuses et datées des textes latins présentés ici.

Ces pages introductives sont également l'occasion de rappeler l'importance du discrédit qui a été jeté sur la notion de rhétorique, et dont on peut encore mesurer les conséquences aujourd'hui. Cicéron, Quintilien et saint Augustin se montrent critiques à l'égard d'une tradition platonicienne qui a, dans une certaine mesure et parfois à cause d'interprétations hâtives, porté préjudice à l'art de la parole. La dialectique socratique a en effet séparé science de bien penser et science de bien dire (P. Soler parle de « césure socratique ») et nos théoriciens se sont insurgés contre la réduction de l'art oratoire à un magasin de techniques prêtes à l'usage, sans que l'on s'interroge sur les fins de l'élaboration du discours et sa dimension morale.

En sus de cette analyse, le lecteur appréciera les sections à caractère pédagogique de cet exposé qui rappellent les définitions des termes-clé du débat (par exemple : *eloquens*, la triade *logos/èthos/pathos* ; la distinction entre rhéteur et orateur…), mais aussi le regard porté par des auteurs anciens sur le sujet, ainsi que celui de chercheurs et théoriciens modernes, au moyen de citations (par exemple,

Philippe Breton, p. 23, Jean Starobinski, p. 24, François Provenzano, p. 28). Ailleurs, une mise en perspective de travaux sur la rhétorique de la deuxième moitié du xx^e^ siècle permet à P. Soler de prendre ses distances avec certains d'entre eux (critique de la « rhétorique restreinte » de Roland Barthes en p. 31 et de Chaïm Perelman en p. 31-32 car elle laisse de côté notamment « l'éloquence du corps »). De beaux passages sur la « conception organique » du discours, la performance de l'orateur et la proximité de l'art oratoire avec la poésie enrichissent encore cette introduction.

P. Soler met l'accent, avec raison, sur la vitalité des textes choisis. Il faut dépoussiérer les traductions mécaniques qui en sont faites, d'où la nécessité de revoir les titres eux-mêmes : *De Oratore* devient *Entretiens sur l'Orateur* (P. Soler conteste en effet son classement dans le genre des traités), *Orator* sera *L'Orateur parfait*, *Institutio oratoria* est traduit par *Une éducation d'Orateur*, et *De doctrina christiana* prend le titre de *Le christianisme comme culture*.

La note du traducteur, qui précède le corpus, précise encore des choix de traduction destinés à rendre les textes plus vivants. On regrettera peut-être que P. Soler n'indique pas ici les versions des textes sur lesquelles il s'est appuyé pour élaborer son travail, ces informations étant à chercher dans la bibliographie à la fin de l'ouvrage. Mais ce n'est qu'un détail, et force est de constater que les traductions, conduites dans une langue claire et fluide, sont par là même très agréables à lire.

Outre des éléments de chronologie, on trouvera pour chaque texte un exposé analytique très complet. Des éléments spécifiques viennent compléter la matière fournie dans le prélude. Les passages sélectionnés par la suite sont eux-mêmes introduits par des commentaires qui les synthétisent ou discutent le ou les points qu'ils abordent, en s'appuyant parfois sur des citations. Ces remarques peuvent aussi mentionner les sections non-retenues dans la traduction, ce qui assure des transitions de qualité.

L'anthologie devient ainsi un outil approprié pour un étudiant qui voudrait découvrir les textes, mais aussi pour un chercheur qui souhaiterait bénéficier d'un accès rapide et direct aux principales idées des auteurs. Par exemple, en ce qui concerne les entretiens du *De Oratore*, P. Soler précise qu'il laissera de côté les moments relevant d'un « entre-soi » (p. 79), préférant mettre en avant les idées développées par Cicéron. La très dense *Institutio oratoria* de Quintilien imposait également de laisser de côté des éléments spécifiques et très techniques ; aussi ne trouve-t-on pas, par exemple, le chapitre portant sur la distinction entre les figures et les tropes (ch. 1 du livre IX), ni celui sur les figures de mots (ch. 3 du livre IX). Par conséquent, le chercheur devra se tourner vers les éditions plus spécialisées pour accéder à la fois aux traductions complètes, aux textes latins, ainsi qu'à un apparat critique plus approfondi.

En fin d'ouvrage, le lecteur appréciera les notices biographiques de personnalités politiques, artistiques, de philosophes et de rhéteurs parfois méconnus, qui serviront de référence dans l'élaboration de la figure de l'*Orator*, et une bibliographie abondante et comprenant des travaux récents.

En définitive, *L'Invention de l'Orateur* propose une traduction soignée et revivifiée, ainsi qu'une exégèse précieuse, des écrits de Cicéron, Quintilien et saint Augustin sur la figure de l'orateur. L'ouvrage nous permet de porter un regard nouveau sur un corpus dont l'influence fut considérable sur la littérature occidentale.

Benoît Chazal.

Luca Beltramini, *Commento al libro XXVI di Tito Livio* (Testi e studi di cultura classica, 79) : Pise, Edizioni ETS, 2020, 540 pages.

Ce gros ouvrage se rattache expressément, de l'avis de l'auteur, au genre anglo-saxon du *Commentary on Livy*, initié en 1965 par R. M. Oglivie pour les livres I-V, puis repris et amplifié par J. Briscoe entre 1973 et 2012 pour les derniers livres de l'œuvre de l'historien padouan qui nous sont parvenus (XXXI-XLV) et St. P. Oakley entre 1997 et 2005 pour la partie finale de la première décade. On sait les énormes services que nous rendent ces ouvrages et le livre que L. Beltramini met maintenant à notre disposition pour le livre XXVI, ce livre central, et à ce titre particulièrement important, de la décade consacrée à la crise majeure dans l'histoire de l'*Vrbs* que fut la deuxième guerre punique, répond parfaitement à ce qu'on est en droit d'en attendre. Cependant on ne peut pas ne pas souligner, parallèlement, les limites du genre, qui n'est pas celui d'une édition commentée et qui, de ce fait, ne peut offrir qu'un complément à une édition véritable, avec en outre le risque que certaines des affirmations qu'on y trouve soient remises en cause par celle-ci lorsqu'elle verra le jour. L'auteur se réfère, p. 10, à une future édition des livres XXVI-XXX dans la série des *Oxford Classical Texts*. C'est sans doute là la loi du genre, mais on ne nous empêchera pas de regretter que ce qui devrait être l'ordre normal du travail soit ainsi bouleversé. Des remarques sur l'établissement du texte, dispersées à travers l'ouvrage et ne se fondant pas, à chaque fois, sur une considération complète de la tradition manuscrite, mais commentant plutôt les choix des éditeurs précédents, ne remplacent pas la présentation complète de l'apparat critique, au moins pour les passages concernés. On peut dire la même chose pour l'absence du texte complet, voire de propositions de traduction pour les passages d'interprétation difficile ; des ouvrages de ce genre ne peuvent être utilisés qu'en complément de la lecture du texte lui-même, ce qui en restreint nécessairement l'utilité. En outre un tel commentaire parfois n'ajoute guère à ce qu'on est à même de trouver aisément ailleurs : par la force des choses, les notices rapides sur un personnage ou un toponyme reprennent souvent ce qu'on lit dans la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa.

Les critiques que nous formulons ici, nous tenons à le préciser, ne regardent pas en soi le travail de L. Beltramini, qui est bien mené et apportera une aide non négligeable à qui sera amené à travailler sur le livre XXVI de Tite-Live, mais elles tiennent à ce qu'est le genre dans lequel il s'inscrit (genre dans lequel d'ailleurs on peut considérer qu'il offre un degré de qualité remarquable : il suffit de comparer ses pages, denses et bien informées, aux remarques rapides, souvent trop personnelles et fondées sur une bibliographie un peu courte, qu'on trouvait chez Ogilvie). Et nous nous plaisons à souligner les points extrêmement positifs de ce *Commento al libro XXVI*. Déjà, ce qui n'a pas toujours été le cas dans des ouvrages de ce genre, l'auteur offre au lecteur, en introduction (p. 21-38), une remarquable réflexion d'ensemble sur le livre qu'il étudie. Il en dégage le rôle charnière au sein de la décade en relevant les points stylistiques ou compositionnels qui le marquent : coïncidence, qui ne se retrouve que pour les livres XXI et XXX, aux deux extrémités du récit de la deuxième guerre punique, du début du livre avec le début de l'année, développement, au centre du livre (chapitre 37) sur l'état d'équilibre auquel le conflit était alors parvenu, pouvant dès lors basculer d'un côté aussi bien que de l'autre, mais dont la place conférée, pour la première fois importante après les apparitions brèves, mais par là même significatives dont était parsemée la première pentade, à Scipion (soulignée par la présence d'un véritable portrait du personnage – dont au reste les ombres ne sont pas absentes, signe de ce que l'historien devait exprimer sur le devenir ultérieur de la République dans

les livres qui ne nous sont pas parvenus –, alors que d'habitude ce type de présentation apparaît comme un bilan final, à la mort de celui-ci). Un grand intérêt de cette présentation d'ensemble est qu'elle met en relief l'efficacité de l'organisation narrative du livre ; le livre XXVI nous met en présence d'un jeu équilibré de la narration qui doit, au-delà de la distinction entre les événements survenus *domi* et ceux survenus *militiae*, jongler avec la multiplication des théâtres d'opération, non seulement l'Italie avec notamment la reprise de Capoue que ne sauve pas la marche d'Hannibal sur Rome (en un écho un peu ridicule de ce que le chef punique n'avait pas su faire au lendemain de Cannes), que des intempéries manifestement providentielles viennent préserver de son attaque, mais aussi l'Espagne, la Sicile et les Balkans ; il organise la matière autour de trois blocs privilégiés dans le récit, placés, en bonne efficacité rhétorique, au début (reconquête de Capoue, chapitres 4 à 16), au milieu (discussion et décision sur le sort des deux villes reprises, Syracuse et Capoue, chapitres 29 à 34) et à la fin (opérations en Espagne culminant sur la prise de Carthagène par Scipion, chapitres 41-51), le livre se concluant ainsi sur le premier haut-fait, la victoire sur la Carthage espagnole, de celui qui achèvera la guerre sur la Carthage proprement dite (et avec dans l'avant-dernier chapitre, en 50, 1-13, l'*exemplum* de la continence du chef romain qui met en relief sa qualité morale et relativise ce qui a pu être dit de sa manipulation de la religion, soit pour sa naissance et sa proximité affichée avec Jupiter, en 26, 3-9, soit pour son interprétation de la baisse du niveau de la mer à Carthagène en 45, 8-9). Le détail du livre aborde tous les points, factuels, stylistiques, linguistiques, philologiques qui peuvent paraître mériter d'arrêter l'attention de qui lit le texte lui-même et lui donne les éléments voulus. Bien évidemment, on peut parfois avoir l'impression que L. Beltramini aurait pu compléter sa bibliographie (il est ainsi étrange que, pour les prodiges, le recueil exhaustif de D. Engels, *Das römische Vorzeichenwesen*, 2007, ne soit pas utilisé) ; sur certains points le raisonnement aurait mérité d'être poussé plus loin (ainsi l'auteur met avec raison le comportement de Manlius Torquatus lors des élections consulaires pour 210, relaté en 22, 2-15, où il refuse d'occuper la charge à laquelle il était en passe d'être élu parce qu'il ne s'estime plus capable de l'exercer comme la situation l'exigerait, avec l'intransigeance traditionnellement prêtée à la *gens Manlia*, avec l'exemple bien connu de l'exécution de son propre fils en 340 av. J.-C. ; mais il convient de souligner que, cette fois, on assiste à un exercice tout à fait positif de cette intransigeance, qui vient contrebalancer la scène horrible du consul de 340 et peut donc apparaître comme un contre-exemple imaginé par la famille pour montrer la sévérité des Manlii sous un jour positif au rebours de l'image habituelle effrayante des *Manliana imperia*) ; certaines prises de position paraissent contestables (ainsi le rejet, p. 90-91, de l'explication du nom des Quirites par référence aux curies et au dieu Quirinus – d'ailleurs non évoqué – ne semble pas justifié), la non-historicité flagrante de l'épisode où le fils de Pacuvius Calavius aurait voulu tuer Hannibal lors d'un banquet et en aurait été dissuadé par son père (p. 31) doit être rappelée. Il n'en reste pas moins que, tel qu'il se présente, cet ouvrage apportera bien des éléments à la lecture et à la compréhension de ce livre, qui occupe une place privilégiée dans le récit livien de la deuxième guerre punique.

L'ouvrage comprend, outre une bibliographie, un index des personnes, un index des lieux et un index général

Dominique Briquel.